

SIXIÈME PRINTEMPS DE BOURGES

Chansons à vivre

Le Printemps de Bourges s'est achevé, le lundi 12 avril, après avoir rassemblé, en dix jours, plus de cinquante mille personnes.

Il a fallu six éditions à cette fête de la chanson pour être reconnue de tous : du ministère de la culture, qui a accordé pour la première fois, cette année, une subvention ; des professionnels de la chanson engoncés dans les habitudes ; des habitants d'une ville qui ont longtemps regardé ces festivités, un peu greffées à Bourges, comme un corps étranger.

L'affiche de ce sixième Printemps réunissait Yves Montand, Léo Ferré, Michel Jonasz, Charliette Couture, Gilles Vigneault, Julos Beaucarne, Francis Lalanne, Fabienne Thibeault, François Béranger, beaucoup d'autres, connus ou inconnus, qui trouvent dans la chanson ce pouvoir de communiquer par les mots et, par la

musique, d'amplifier le geste de façon parfois extraordinaire.

Son succès, le Printemps de Bourges le doit depuis le début aux jeunes, venus à la rencontre d'une chanson qui court après la vie, qui plonge dans les bouleversements de son temps, qui a quelque chose d'étrange, de magique et de toujours neuf, de démesuré et d'universel, qui répond à un romantisme généreux et à une vitalité débordante.

Pendant ces dix jours, il y eut d'étonnantes soirées comme celle rassemblant Michel Jonasz et Charliette Couture, Gilles Vigneault et Julos Beaucarne, des efforts de création comme celui de Norbert Letheule, transfiguré après deux mois et demi de répétition pour un spectacle d'un soir.

CLAUDE FLÉOUTER.

Lire la suite page 17.)

VARIÉTÉS

AU SIXIÈME PRINTEMPS DE BOURGES

Chansons à vivre

(Suite de la première page)

Il y eut des retours attendus, comme celui de Colette Magny, qui revient au blues et chante en anglais des standards américains, des révélations, par exemple Tom Novembre — le jeune frère de Charliette Couture — racontant des tranches de vie quotidienne.

Il y eut aussi le chanteur polonais Jacek Kaczmarski, un peu dans la filiation de Vladimir Vissotski, et Francis Lalanne, qui chanta une fois de plus jusqu'à cinq heures du matin, transformant son spectacle en une veillée et chantant *Amsterdam* et *les Feuilles mortes*.

Yves Montand, quant à lui, ne se plia pas aux conditions auxquelles étaient assujettis les participants du Printemps. Il vint à Bourges, dimanche soir, comme à une simple étape de sa tournée dans les régions et fit venir de Paris un camion de chaises, celles du Festival n'étant pas assez confortables.

Et puis il y eut Ferré et le Printemps connut son moment grandiose.

Malgré la crinière blanche et ses soixante-six ans, Léo Ferré est pas le cheval fourbu dont parle l'une de ses chansons. Avec des mots qui montent de la terre, qui montent du silence, avec des chansons où l'on entend constamment le galop de la mer — la mer près de laquelle le poète est né et pas trop loin de la-

quelle il demeure — Ferré s'invente encore au jour le jour, avec ses contradictions et ses certitudes, avec ses angoisses et ses passions. Ferré continue à faire de la poésie avec la « gueule bien ouverte sur les verbes habituels et de préférence actifs ».

Il vient d'enregistrer *le Bateau ivre* et n'est pas envahi par la nostalgie : il l'a regardée en face autrefois et celle-ci a passé son chemin. Ferré mène toujours son aventure et son discours avec cette sorte de lucidité qui conduit à la solitude, mais aussi avec une immense tendresse pour les autres. « *L'amour, ça ne se conjugue sur aucun temps. C'est un mot en dehors du temps* », dit celui qui vit depuis maintenant quatorze ans sous le soleil toscan avec une absolue sincérité dans ce qu'il fait et en croyant d'abord au sentiment de l'orgueil.

Ferré reste plus que jamais le trouble-fête. Trente-six années après ses débuts à Saint-Germain-des-Prés parmi des rimeurs fauchés qui « *faisaient bien des rêves* » et étaient « *riches à crever* ». Son insolence frappe avec la même liberté, fustige l'époque et les bassesses quotidiennes. Ferré crache les mots et les savoure. Ses cris, ses révoltes, ses espérances le tiennent debout. Et une communion instantanée se crée avec les jeunes spectateurs qui se sentent bien dans ce jeu plein d'éclats, de débordements et de folie.

Trois heures durant, Léo Ferré a chanté sous le grand chapiteau du Printemps, jetant dans ses chansons une rage sublime, quittant le micro pour reprendre à voix nue un vieux titre, se mettant au piano, évoquant « *Une robe de cuir comme un oubli, Qu'aurait du chien sans l'faire exprès, Et dedans comme un matin gris, Une fille qui tangué et qui se tait* », puis revenant au milieu de la scène et mettant en garde les trois mille jeunes contre le pouvoir « *d'où qu'il vienne* ».

CLAUDE FLÉOUTER.

Le Monde

14 avril 82